

Histoire de la psychologie clinique en France. Fondements et premières esquisses.

Annick Ohayon

► **To cite this version:**

Annick Ohayon. Histoire de la psychologie clinique en France. Fondements et premières esquisses.. Colloque "Actualité de la psychologie clinique. Une histoire en devenir", Nov 2014, Villetaneuse, Paris., France. <hal-01114294>

HAL Id: hal-01114294

<https://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/hal-01114294>

Submitted on 12 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Histoire de la psychologie clinique en France. Fondements et premières esquisses
Colloque « Actualité de la psychologie clinique »
Villetaneuse le 14-11-2014

Annick Ohayon¹

Je voudrais tout d'abord vous dire quelques mots sur les choix qui ont guidé ma présentation historique. D'une part, je n'ai pas voulu empiéter trop sur le domaine des conférenciers qui vont me suivre au cours de cette matinée, et qui vont présenter les grands noms de la psychologie clinique française : Daniel Lagache, Juliette Favez Boutonier et Didier Anzieu. Je n'ai pas voulu non plus développer seulement les sources psychanalytiques de ce mouvement, dont il sera certainement question tout au long du colloque. Observant la métaphore familiale qui ouvre l'argument, et qui fait de la psychologie clinique « la fille de la philosophie, de la psychiatrie, de la psychologie expérimentale et de la psychanalyse », j'ai été sensible à un manque dans cette généalogie, concernant la psychologie sociale et l'ethnologie, pourtant pointées par Lagache comme des sources importantes pour cette nouvelle psychologie. J'ai donc décidé de présenter un peu plus ces aspects, au tournant du vingtième siècle aux Etats Unis et en France, puis dans les années 50 et 60.

Dans l'histoire de la psychologie, on retrouve très souvent un couple d'oppositions, un couple infernal pour reprendre la métaphore familiale : celui formé par la psychologie expérimentale et la psychologie clinique. Présenté comme un des dilemmes majeurs de la psychologie en tant qu'il menace son unité, il n'a cependant pas toujours existé sous cette forme. Il a une histoire, qui se confond avec celle de la psychologie dite scientifique, et ne prendra sa signification contemporaine, avec toutes ses implications politiques et institutionnelles, qu'après la deuxième guerre mondiale en France, autour de l'œuvre de Daniel Lagache.

Cette opposition n'a aucun sens par exemple pour Théodule Ribot, pourtant toujours présenté dans l'historiographie internaliste de la psychologie française comme le père de la psychologie scientifique, *donc* expérimentale. Or, Ribot n'avait aucun goût pour l'expérimentation en laboratoire et préférait la méthode pathologique. Il a repris les principes définis par Broussais et par Claude Bernard, qui postulent une continuité entre le normal et le

¹Maître de conférences honoraire en psychologie, Université de Paris VIII, membre correspondant du Centre Alexandre Koyré d'Histoire des sciences et des techniques (EHESS, Paris).

pathologique. L'étude de cas pathologiques, qui sont une exacerbation de l'état normal, permet ainsi de comprendre le fonctionnement normal de l'organisme. Ribot a appliqué ces méthodes à la vie psychique, à la mémoire entre autres.

Cette opposition n'a pas non plus de sens pour Alfred Binet, qui préconise une psychologie individuelle, basée sur l'étude approfondie de personnalités singulières, tels les calculateurs prodiges ou les joueurs d'échecs, contre une psychologie générale qui, en cherchant à établir les lois générales du psychisme humain, écrase les différences.

Enfin, elle en a encore moins pour Pierre Janet. Bien qu'embarqué dans le camp de la psychologie scientifique, il est demeuré toute sa vie un « spiritualiste inquiet », selon l'expression d'Eugène Minkowski, et n'a pas construit une psychologie du comportement, mais de la conduite. Janet a toujours affirmé qu'il faisait de la psychologie pathologique, et ne s'est jamais défini comme un psychologue clinicien. Il a certes revendiqué que soit dispensé aux futurs médecins un enseignement de psychologie clinique, qui serait pratiqué au lit du malade, comme toute clinique médicale, mais il est significatif qu'il ait réservé ce terme à l'usage des seuls médecins.

Pour tous alors, le débat principal se situe entre matérialisme et spiritualisme, entre une psychologie philosophique spéculative et la psychologie nouvelle. Cette dernière utilise certes la méthode expérimentale, mais tout autant à l'école ou à l'hôpital qu'au laboratoire.

Il est toujours difficile de situer précisément le commencement d'un courant théorique et méthodologique. La chose précède souvent le nom, et le nom ne désigne pas toujours la chose dans ses acceptions contemporaines. Par exemple, deux aliénistes français, Paul Hartenberg et Paul Valentin ont fondé en 1897 une *Revue de psychologie clinique et thérapeutique*, mais outre que cette initiative demeure assez confidentielle, et en dépit de son titre, ce n'est pas du tout de psychologie clinique dont il s'agit mais de psychologie médicale, et il serait tout à fait hasardeux de faire de ces deux personnages des précurseurs d'une psychologie clinique avant la lettre. Dans Wikipedia, on attribue la paternité du terme à Claparède selon André Rey, sans plus de précisions, ce qui n'est pas choquant en soi, puisque ce que Claparède va mettre en place à L'Institut Jean Jacques Rousseau est bien de la psychologie clinique, mais c'est un peu plus tardif. Il existe cependant un relatif consensus parmi les historiens de la psychologie pour dater l'émergence de ce mouvement au tournant du XX^{ème} siècle dans plusieurs pays occidentaux.. Quelque chose est dans l'air, qui s'exprime de différentes manières en différents lieux, mais qui tend vers le même but : Il s'agit d'aider, de soulager des souffrances, individuelles et sociales.

Le terme de psychologie clinique apparaît aux Etats-Unis chez Lightner Witmer qui fonde, en 1886, à l'Université de Pennsylvanie, la première *Psychological Clinic* destinée aux enfants anormaux, en même temps qu'il présente à l'APA (*American Psychological Association*) le projet d'une « psychologie pour personnes perturbées » qu'il nomme *Clinical Psychology*. Witmer a d'abord eu une formation de psychologue expérimental, il a été l'assistant de Wundt à Leipzig, et c'est son travail auprès d'un enfant dyslexique qui l'a conduit à chercher une nouvelle méthode basée sur l'étude approfondie de cas individuels. Il s'agit de comprendre le sujet dans son unicité et dans sa totalité pour l'aider à progresser. Son credo, optimiste, est en effet que tout enfant peut progresser si on l'aide (en cela, il est un peu un précurseur de Carl Rogers). Il est par ailleurs, tout comme son collègue Healy, environnementaliste et soutient que les causes de la délinquance juvénile sont à rechercher dans le milieu social. Il critique l'introspection, et les tests mentaux, qui ne peuvent donner qu'une idée limitée de l'efficacité. Selon lui, la psychologie clinique n'est pas une psychologie médicale, même si elle vient de la sphère médicale. Il regrette de n'avoir pas pu trouver d'autre terme pour qualifier ce que fait un praticien « at the bedside of his patient », mais affirme que le terme ne renvoie qu'à une méthode, et non à un lieu (en l'occurrence, le lit). Il a donc nommé quelque chose, mais qu'était ce vraiment d'autre qu'une psychologie pratique, appliquée à l'éducation et à la rééducation des enfants ? William Healy est plus précis. Ce psychologue, élève de William James, a fondé en 1909 un établissement pour jeunes délinquants : The Juvenile Psychopathic Institute. Il y déploie une clinique sans aucun instrument autre que le thérapeute qui observe et écoute (ce que Juliette Favez Boutonier nommera plus tard une « clinique à mains nues »), et cherche à comprendre l'origine du comportement du sujet dans son histoire. Il est en cela très influencé par Freud, ce qui n'est pas le cas de Witmer.

Jusqu'au début des années 1930, cette nouvelle psychologie n'est pratiquée que par des isolés. Car une ambiguïté est apparue d'emblée entre le terme et ses usages : les psychiatres l'acceptent volontiers en tant que catégorie scientifique et méthodologique, mais refusent l'existence d'un nouveau professionnel qui pourrait l'exercer : un psychologue clinicien. Chez Witmer, cette ambiguïté est d'emblée présente : il définit la psychologie clinique tantôt comme le domaine propre d'un professionnel encore à venir, tantôt comme le domaine commun du psychiatre, du « *social worker* », du pédagogue et du psychologue. Il s'agit donc d'une notion foncièrement syncrétique, qui désigne à la fois une pratique professionnelle, une attitude méthodologique et une philosophie de la rencontre interhumaine.

À Vienne, on le sait beaucoup mieux, au tournant du siècle, Sigmund Freud cherche à

construire quelque chose qu'il décrit ainsi (lettre à Fliess du 30 janvier 1899) : « Maintenant que la connexion avec la psychologie telle qu'elle se présentait dans les *Études* (il s'agit des *Études sur l'hystérie*, écrites avec Breuer et publiées en 1895) sort du chaos, j'aperçois les relations avec le conflit, avec la vie, avec tout ce que j'aimerais appeler psychologie clinique. » (et non encore psychanalyse) .

C'est évidemment de cette définition que va partir Daniel Lagache pour construire son œuvre, sans pour autant renier la tradition expérimentale américaine, et ses finalités adaptatrices. Il est également influencé par les courants phénoménologiques (Edmund Husserl, mais surtout Karl Jaspers) et personnalistes allemands (William Stern), par la psychologie génétique d'Henri Wallon et de Charlotte Bühler, et par l'existentialisme de son ex condisciple à l'École Normale Jean Paul Sartre, à qui il emprunte les notions de situation et de totalisation en cours d'achèvement. Les théories de deux autres personnages marquent également son œuvre, même s'il ne les cite pas ou peu. Le premier est Georges Politzer, dont il reprend l'idéal d'une psychologie concrète, efficace, d'une psychologie du drame humain, celle que celui-ci appelait de ses vœux dans sa *Critique des fondements de la psychologie* en 1928, en s'appuyant sur la psychanalyse, la Gestalt Theorie et le behaviourisme. Le second est Pierre Janet, qu'en bon psychologue français, Lagache devrait reconnaître comme un de ses maîtres, ce qui n'est absolument pas le cas. Or la psychologie qu'il édifie est une psychologie de la conduite, et comme Janet il cherche à construire une théorie générale de la personnalité, un système. Le vieux maître est mort très peu de temps avant l'élection de Lagache à la chaire de psychologie de la Sorbonne en 1947, à l'occasion de laquelle il prononce l'allocution inaugurale « L'Unité de la psychologie », qui sera publiée en 1949, et deviendra un texte canonique pour l'enseignement de la psychologie. On sait, bien sûr, que ce texte est hautement circonstanciel et politique : philosophe, médecin et psychanalyste élu sur une chaire de psychologie générale, Lagache doit se donner une légitimité auprès de ses collègues psychologues expérimentaux. D'où les hommages appuyés à Henri Piéron, dédicataire de l'allocution, et à Paul Guillaume, son prédécesseur sur la chaire. D'où aussi ce pesage minutieux des arguments pour tenir la balance égale entre l'approche naturaliste et l'approche humaniste en psychologie qui fera dire à son ami le philosophe Georges Canguilhem qu'il s'agit d' « un pacte de coexistence pacifique ». Sur Janet, rien, pas une citation, ce qui ne l'empêche pas d'énoncer : « Le projet d'une théorie générale de la conduite implique une synthèse de la psychologie expérimentale, de la psychologie clinique et de la psychanalyse, ainsi que de la psychologie sociale et de l'ethnologie, sur l'appoint desquelles nous n'avons pas suffisamment insisté » . Je reviendrai sur ce dernier point. Pour l'heure,

Lagache veut surtout, sous la dénomination de psychologie de la conduite, réaliser une unification/fusion de la psychanalyse et de la psychologie, d'où la nécessité de passer sous silence ce qu'une telle conception pourrait devoir à Janet. D'ailleurs, si dans l'entre-deux-guerres, la majorité des psychanalystes français ne pouvaient se passer d'une référence (ou révérence) obligée à Janet en tant que « Freud français », (et pas seulement Edouard Pichon, ou Angelo Hesnard, mais aussi Jacques Lacan) on voit que la situation de la psychanalyse après la guerre rend cette attitude superflue.

Par ailleurs le succès de la psychologie clinique après la deuxième guerre mondiale est consécutif aux perturbations que la guerre elle-même a créées chez les enfants, les adolescents, dans la famille et au sein des groupes sociaux. Les travaux des premiers élèves de Lagache à la Libération portent d'ailleurs sur les « Chefs et meneurs » (André Levy 1949), et « Les bandes de jeunes voleurs » (Marianne Hossenlop 1943). Sont ainsi privilégiés de nouveaux thèmes de recherche sur l'enfance, l'adolescence et les groupes, et Lagache va être un des piliers de l'édification des secteurs de l'Enfance Inadaptée et de l'Education surveillée.

Ce n'est pas dans *L'Unité de la psychologie*, mais dans une conférence donnée devant ses collègues psychiatres du groupe de L'évolution Psychiatrique en 1947 et publiée en 1949, qu'il définit avec le plus de netteté ce qu'il entend par psychologie clinique, en s'appuyant sur un article d'un psychologue américain Frederic Thorne, (« The clinical method in Science », paru dans *The American Psychologist*). Il en précise l'objet, la méthode et les buts, et se montre bien moins œcuménique qu'il ne l'avait été dans la précédente adresse aux psychologues expérimentaux. La psychologie clinique est présentée comme la discipline de l'avenir, parce qu'elle a une double vocation, pratique et généraliste, et que « seule l'investigation clinique sous diverses formes, avec la psychanalyse, la psychologie sociale et l'ethnologie peut fournir une vue suffisamment compréhensive des conduites humaines ». Qu'entend exactement Lagache par là ?

Tout au long de sa vie, il a accordé une grande importance à la psychologie sociale et à l'ethnologie. Il avait été l'un des fondateurs, en 1936, d'une Société de psychologie collective avec plusieurs de ses amis analystes qui s'intéressaient aux applications de la psychanalyse à la vie sociale (Paul Schiff, René Allendy, Adrien Borel), mais aussi avec Michel Leiris et Georges Bataille. Il y avait présenté une communication sur « Le travail du deuil, ethnologie et psychanalyse » (publiée dans la *Revue Française de Psychanalyse* en 1938) dans laquelle il confrontait les analyses de Freud et d'Abraham sur le deuil à celles du sociologue durkheimien Robert Hertz. Il tenait beaucoup à ce texte de jeunesse, qu'il évoquait souvent à la fin de sa vie comme un de ceux dont il était le plus fier (mais peut être était-il alors un

homme en deuil, de ses illusions, de ses amitiés et de son pouvoir). Dans son Autobiographie, il écrit par ailleurs : « Ma principale création a été celle du laboratoire de psychologie sociale, qui, grâce au dévouement inlassable de mon élève Robert Pagès est devenu un des premiers centres français de recherches psychosociologiques ». Ce laboratoire fut monté au début des années 1950, relié à la chaire de Lagache. Or, c'était une chaire de psychologie générale. C'était donc de sa part un choix plutôt audacieux d'adopter un tel intitulé. Le mode de fonctionnement était également remarquable. Pendant plusieurs années, dans le séminaire qui s'y tenait, ont travaillé ensemble et dialogué parfois rudement des philosophes, des psychanalystes, des psychologues expérimentaux et cliniciens, des sociologues (j'en cite quelques-uns: Didier Anzieu, Juliette Boutonier, Guy Durandin, Gaston Mialaret, Serge Moscovici, Vica et Salem Shentoub , Jean Paul Valabrega, Alexandre Vexliard, Jean Laplanche, Jean Bertrand Pontalis, Ariane Levy Schoen, Anne Marie Spenlé, Jean Maisonneuve, André Amar...) Pareil rassemblement est hélas difficilement imaginable aujourd'hui, or Lagache tenait à ce qu'il nommait un « conflit fécond » entre les disciplines. Au fil des années cependant, la dominante expérimentaliste s'est affirmée au laboratoire et les cliniciens sont partis sous d'autres cieux. C'est seulement avec les psychosociologues que les psychanalystes ont continué à faire un bout de chemin à la fin des années 1950, et au cours des années 60.

Je vais donc maintenant présenter la psychosociologie française, son émergence et son développement au cours de ces années, en insistant sur une de ses branches, dont les liens avec la psychologie clinique ont été très étroits, l'orientation non directive de Carl Rogers.

La psychosociologie est arrivée en France dans « les valises du Plan Marshall ». En 1955, au cours d'une des nombreuses missions d'universitaires et de patrons européens, de jeunes psychologues français se sont initiés aux méthodes de la psychologie clinique et sociale américaine, c'est-à-dire au psychodrame de Moreno (Anne Ancellin Schutzenberger), à la dynamique des groupes de Kurt Lewin, et à l'orientation non-directive de Rogers (Max Pagès). Ces trois chefs de file sont issus d'horizons différents. Jacob Levy Moreno, psychiatre roumain vivant à Vienne, et Lewin, psychologue gestaltiste de Berlin, ont émigré aux Etats Unis au cours des années 1930 pour fuir le nazisme. Carl Rogers est américain ; après des études de théologie, il s'est tourné vers la psychologie clinique, auprès d'enfants caractériels, avec Healy, puis vers le counseling. Tous trois partagent le même credo humaniste : lorsque des êtres humains qui vivent et travaillent ensemble parviennent entre eux à une véritable liberté de parole, il s'ensuit des modifications considérables dans leur manière de penser et

d'agir. Le maître mot de cette psychosociologie est le changement, son modèle la démocratie, et son outil privilégié le petit groupe, conçu comme lieu d'apprentissage de la vie sociale. Les principaux domaines d'application sont le travail, l'orientation professionnelle, l'éducation et la vie familiale.

Cette discipline au statut scientifique incertain s'avère vite conquérante. Vers la fin des années 1950, selon Robert Pagès, la pression des demandes d'applications émanant des entreprises industrielles a été si forte qu'elle a failli « débaucher tout le personnel d'une recherche fondamentale miséreuse » au CNRS. Du fait de ses rapports étroits avec des intérêts considérés comme impurs (le commerce, le pouvoir, l'argent), et de la faiblesse de ses élaborations théoriques, elle fait l'objet de l'ostracisme de l'univers académique. Elle est néanmoins soutenue par quelques patrons universitaires, en psychologie par Lagache et Juliette Favez Boutonier, et en sociologie par Georges Gurwitsch (qui voit dans la microsociologie de Moreno la possibilité d'étudier le social en train de se faire) et par Jean Stoetzel. Venue des Etats Unis dans le contexte d'expansion économique des trente glorieuses, la psychosociologie s'est constituée en France à l'ombre de deux forteresses idéologiques : le marxisme et la psychanalyse, mais son véritable terreau est plutôt le catholicisme social. Sa pratique implique en effet une certaine foi dans la capacité de ces techniques de management humain à améliorer les situations professionnelles ou pédagogiques. André de Peretti, rogérien, a ainsi pu la décrire comme « une pratique pastorale sécularisée ». On peut enfin remarquer que le terme français de psychosociologie n'a aucun équivalent dans les pays anglo-saxons, où l'on nomme cette discipline « applied behavioral science », ou counseling, et les professionnels qui l'exercent des « behavioral scientists » ou des « counselors ». La dénomination française vise donc surtout à se démarquer de la psychologie sociale, discipline plus ancienne, qui jouit alors d'une bonne reconnaissance académique, mais ne correspond à aucune pratique sociale. Je voudrais maintenant retracer l'itinéraire de celui qui va introduire le rogérisme en France, Max Pagès .

- L'introduction du rogérisme et de l'orientation non-directive en France

Dans le numéro 3 du BINOP de 1952 prend place un article de Max Pagès au ton et au contenu très singuliers, en tout cas dans une telle publication : « Diagnostic ou thérapeutique en orientation et en sélection professionnelle ». Max Pagès est conseiller d'orientation. Il a fait l'INOP en 1948-49, ainsi qu'une partie de la licence de psychologie. Il a bien aimé cette formation « parce que c'était vivant, qu'il y avait un lien avec la pratique, un esprit

scientifique, et qu'on y respectait les étudiants, ce qui n'était pas le cas à la Sorbonne". Le public était composé à 90% d'instituteurs, issus de milieux populaires ou petit-bourgeois, communistes pour la plupart. Il y avait aussi quelques assistantes sociales, des médecins et quelques "bourgeois égarés", tels Madeleine Chapsal, ou lui-même et son épouse. Cependant, pour beaucoup de raisons, il ne s'imagine pas pratiquant ce métier.

"Je trouvais leurs choix théoriques fermés. Quant à la pratique ! J'avais fait un stage dans un service d'orientation professionnelle très bureaucratique, je ne me voyais pas du tout en train de faire ça." La solution va venir sous la forme d'une bourse de deux ans pour les États-Unis. Il y fait un stage dans un service d'orientation professionnelle, dirigé par une rogerienne formée au case-work, et ce qu'il y trouve est incroyablement différent de ce à quoi il a été formé. On y pratique un type d'entretien non directif, très psychothérapeutique. Il tombe alors, selon ses propres termes, "doublement amoureux" : des États-Unis et du rogerisme et il obtient de Rogers la possibilité de suivre son semestre d'été post-doctoral au Counseling Center de Chicago.

Rogers a déjà publié *Counseling and Psychotherapy* en 1942 et vient de sortir son deuxième ouvrage important : *Client-centered Therapy*. C'est alors un des psychologues les plus renommés aux États-Unis. Il a été président de l'APA (American Psychological Association) et déploie de grands efforts pour résoudre les tensions entre les psychiatres et les psychologues à propos de cette nouvelle forme de psychothérapie. L'accueil en France va être beaucoup plus frais. Didier Anzieu, qui fait la recension de *Client-centered Therapy* pour *L'Année Psychologique* de 1953 écrit : "La pauvreté de la conceptualisation de l'auteur éclate par rapport à son génie clinique." Ce n'est pas l'avis de Max Pagès, qui a été séduit par l'engagement dans la subjectivité de Rogers, par son analyse du processus thérapeutique et par le décloisonnement qu'elle provoque. Rogers fait en effet hardiment sauter les frontières entre psychothérapie, conseil et psychopédagogie, toutes situations qui ne sont pour lui que des variantes de la relation d'aide.

Voici donc notre jeune psychologue de retour en France, le crâne doublement et durablement sonné, par l'Amérique et par Rogers. Il écrit à chaud deux articles, l'un pour le BINOP, déjà nommé, et l'autre pour *l'Évolution Psychiatrique*. « La psychothérapie non directive ». À l'adresse de ses collègues orienteurs, Max Pagès veut porter la discussion non sur les techniques en tant que telles, mais sur le mode d'action sur son client qu'a choisi Rogers. Deux remarques d'emblée. D'abord, l'auteur identifie le conseiller d'orientation à un psychologue, ce qui n'est pas évident alors. Ensuite, il utilise, comme Rogers lui-même, le

terme de client, ce qui est encore plus singulier. Par client, Rogers désigne une personne libre de ses choix, qui vient activement et volontairement demander de l'aide pour un problème, donc ni un patient ni un malade. Mais en France, ce terme a aussi une connotation commerciale forte, qui va le discréditer pour un usage professionnel en sciences humaines. D'ailleurs Rogers lui-même l'abandonnera à la fin des années 1960 pour « psychothérapie centrée sur la personne ».

Pagès critique ensuite la méthode la plus répandue en orientation : celle du diagnostic, qu'il oppose à thérapie, ce qui peut sembler curieux dans une perspective clinique. Il veut dire par là que le conseiller d'orientation « piéronien » se situe comme un “expert, qui étudie objectivement la situation et met sa raison, et le produit de techniques objectives, au service de son client”, le client pouvant être un adolescent, son parent ou un employeur. Ce schéma suppose un psychologue rationnel, qui s'efforce de persuader son client, et un client rationnel, qui s'adapte aux solutions proposées. Or, ce n'est jamais le cas, dit Pagès. De surcroît, l'expert pose un diagnostic sur la situation telle qu'elle est au moment de l'examen et ne se soucie pas d'aider le sujet à évoluer. Cette situation enfin est source de dépendance pour celui qui la subit. À cette approche, il oppose la méthode de Rogers, basée sur la compréhension empathique, et décrit un conseiller d'orientation non-directif qui prend en considération “le système irrationnel de valeurs du client” pour l'aider à évoluer et faire ses choix. Selon lui, les formes d'action psychologique qui tiennent compte pratiquement de ce fond irrationnel (c'est-à-dire les écoles freudienne, adlérienne, junguienne) se sont cantonnées jusque-là au champ de la psychopathologie. Il propose de les étendre au normal, d'exercer une action thérapeutique sur un sujet normal. C'est exactement la perspective que Lagache martèle alors pour faire comprendre ce qu'est la psychologie clinique.

L'orienteur peut ainsi adopter un point de vue purement non-directif, caractérisé par un climat d'acceptation totale des valeurs du client, de sa perception de lui-même et du monde. Ceci exclut tout procédé visant à obtenir du client des informations, en particulier les tests. Sur ce point, Pagès est bien plus radical que ne l'est Lagache, et plus proche de la posture de celle qui sera plus tard la patronne de sa seconde thèse, Juliette Favez-Boutonier. Le seul outil devient alors l'entretien clinique. Mais il admet qu'il y a débat, au sein même de l'école rogerienne, entre ceux qui pensent qu'une non-directivité intégrale doit être réservée aux “cas émotionnels” et qu'une attitude semi-directive peut être adoptée dans les cas “d'orientation professionnelle simple”, et ceux qui comme lui il refusent cette distinction.

Il aborde ensuite la sélection professionnelle, où la question devient plus complexe : “Le

psychologue doit-il se plier au désir de l'employeur d'évaluer le candidat ? Il est certain que cela est difficilement compatible avec un rôle thérapeutique." Certes ! Le psychologue ne peut dans ce cas se refuser à l'examen. Mais il peut continuer à aider le client à évoluer professionnellement, lui faire prendre conscience de ses désirs ou de ses ambivalences par rapport à un poste. Un dialogue à trois, candidat-employeur-psychologue, semble souhaitable. (certes encore ! on voit que le jeune Pagès est encore assez naïf)

Il convient de rappeler que c'est à ce moment précis — du fait de l'extension des applications sociales de la psychologie — que se font jour les premières préoccupations déontologiques. En atteste par exemple un article de Maurice Reuchlin de 1949 dans lequel celui-ci évoque "des zones provisoirement interdites", où le psychologue ne doit pas s'aventurer au risque de compromissions avec les employeurs. C'est également le moment où l'Ordre des médecins intente un procès pour exercice illégal de la médecine à une psychanalyste non médecin, qui conduisait des psychothérapies auprès d'enfants. La jurisprudence consécutive à ce procès interdira, on le sait, aux psychologues et aux psychanalystes « laïques » l'exercice de la psychothérapie pour plusieurs décennies.

Comment l'article de Pagès est-il reçu dans l'univers de l'orientation ? Difficile de le savoir, car on n'en trouve pas d'échos dans le BINOP lui-même, et l'auteur ne mettra pas en pratique ce qu'il préconise. Il quittera en effet définitivement l'orientation professionnelle pour entrer à la CEGOS (entreprise privée de sélection professionnelle et de conseil) et contribuer, avec quelques autres jeunes gens de sa génération, à construire l'histoire de la psychosociologie française.

- 1958. La venue de Donald Super à Paris

Au cours de l'année 1958-1959, grâce à une bourse Fulbright, un élève de Rogers, Donald Super, professeur de psychologie à Columbia University (New York), vient enseigner à Paris aux étudiants du diplôme de psychologie appliquée de l'Institut de Psychologie et à l'INOP. Super pratique l'orientation non-directive et va donner une série de conférences qui seront publiées dans le *Bulletin de Psychologie*.

Il expose les fondements philosophiques de l'œuvre de Rogers, qui sont essentiellement phénoménologiques et existentialistes, à travers les oeuvres de Ludwig Binswanger, mais aussi de Martin Buber. Rogers se situe comme un thérapeute existentiel, aux côtés de Rollo May, Abraham Maslow et Gordon Allport. Super développe les dimensions techniques du rogorisme, donc très précisément ce que sont le conseil et l'entretien, ou l'interview non-directive, et y entraîne les étudiants. Il ne masque pas qu'aux États-Unis comme en France

des questions se posent concernant les prérogatives de ces praticiens et les limites d'indication de ces techniques. Rogers est d'ailleurs en butte à l'hostilité du corps médical, en dépit de ses positions institutionnelles puissantes, mais aussi aux critiques de ses collègues psychologues behavioristes, eux-mêmes très puissants.

Il rappelle également que Rogers et ses collaborateurs (Gordon, Dymond et Porter) ont été les premiers à conduire des évaluations systématiques des psychothérapies. Dans *Psychotherapy and Personality Change*, en 1954, ils ont cherché à étudier les changements liés à la psychothérapie, à partir de l'enregistrement intégral d'entretiens, des cotations effectuées par le thérapeute, de la perception subjective du client lui-même et de celles des proches. Ces études ont montré que les différences les plus significatives observées n'étaient pas tant liées à la technique du thérapeute, qu'elle soit non-directive intégrale, semi-directive ou directive, qu'à sa compétence et à son expérience. Super développe donc une position, plus nuancée que celle de Pagès, et il cherche constamment à rassurer les conseillers d'orientation qui pourraient estimer qu'il encourage la confusion entre conseil et psychothérapie. Il reproche d'ailleurs à Rogers de ne pas assez prendre en compte la réalité sociale du client et de condamner toute forme d'évaluation, en cela qu'elle serait une menace pour la personne. Cependant, tout ceci est déjà bien trop sulfureux. Dans le BINOP de 1961, on peut lire cette réflexion d'Henri Piéron :

« À la suite du séjour en France du professeur Super et des nombreuses conférences qu'il a été appelé à faire sur une conception de l'orientation essentiellement fondée sur des séries d'interviews proches des séances de psychanalyse, un certain nombre de ses auditeurs ont été troublés par l'affirmation de la supériorité des méthodes préconisées. Une mise au point était nécessaire ».

La qualification par Piéron de ce qu'a présenté Super d'"interviews proches des séances psychanalytiques" choquerait sans doute autant ceux qui se réclament de la psychanalyse que les rogeriens. Rogers a toujours reconnu ce qu'il devait à Otto Rank, du point de vue de la pratique des thérapies brèves. Dans les années trente, il avait invité Rank au Centre de guidance infantile de Rochester, dont il était le directeur. Dans sa biographie, il écrit : "Je n'ai pas pensé grand chose de sa théorie, mais sa thérapie a eu beaucoup de retentissement sur moi ». À la fin des années cinquante, il rencontre Erik Erikson et est également très impressionné par ses qualités de thérapeute. Cependant, il pense que la psychanalyse est morte comme école de pensée, mais que ses épigones n'ont pas le courage de le dire. Quant aux psychanalystes français, on pourra voir, lors de la venue de Rogers à Paris, qu'ils ont beaucoup de reproches à lui faire, comme la première appréciation d'Anzieu l'avait laissé

présager.

En tout cas, tout ceci, pour Piéron, relève sans doute de cette “mystique intuitive” qu’il avait déjà stigmatisée à propos de centre d’orientation de Belle Ombre pendant l’Occupation, mystique capable de faire beaucoup de dégâts en psychologie et en orientation, et il entreprend de remettre de l’ordre dans les jeunes esprits troublés. Il souligne les différences radicales concernant la conception de l’orientation en France et aux États-Unis. Dans le régime fédéral américain, l’éducation n’a pas un caractère national, et le souci est, dans tous les domaines, de favoriser l’initiative individuelle. De ce fait, le conseiller peut se rapprocher beaucoup plus du psychothérapeute et s’adresser ainsi à ceux qu’il considère comme des clients, sans participer aux problèmes généraux, c’est-à-dire politiques, de l’éducation.

En France, au contraire, la tendance qu’il incarne a cherché “à réduire au maximum la commercialisation de l’orientation. Celle-ci, qui tend à s’intégrer de plus en plus complètement dans l’œuvre nationale d’éducation, ne cherche pas à satisfaire des clients, mais à servir les intérêts des enfants en envisageant leur avenir, sans oublier l’intérêt de la collectivité tout entière.” Au-delà donc des divergences méthodologiques, on voit qu’il y a un désaccord politique de fond entre l’approche libérale, individualiste, au mieux centrée sur la relation interpersonnelle qu’implique le rogerisme, et la conception militante des pionniers de l’orientation professionnelle française. Aux critiques marxistes sur la notion d’aptitude et sur l’usage des tests psychométriques dont ils font alors les frais alors sur fond de guerre froide (telle celle de Pierre Naville par exemple), vient maintenant s’adjoindre cette “fascination de l’Amérique”, fascination pour toutes ces techniques nouvelles, le psychodrame, la dynamique des groupes, l’entretien non-directif, tellement plus séduisantes que la passation réitérée d’épreuves verbales ou sensori-motrices, ou les courbes d’étalonnage. Tous ces éléments vont contribuer à expliquer l’accueil plus que réservé que rencontra Rogers en France.

- 1966. Carl Rogers en France

En 1958, Max Pagès et Guy Palmade ont fondé l’ARIP (Association pour la Recherche et l’Intervention Psychosociologique). Max Pagès est resté en relation épistolaire avec Rogers et, en 1966, l’invite à venir à Paris au nom de l’ARIP. Le psychologue américain et son épouse arrivent dans la capitale en avril 1966.

C’est un événement culturel et scientifique important. On en trouve des comptes-rendus dans *Le Monde*, dans *Combat*, dans *Les Études* et *La Quinzaine Littéraire*.

La rencontre se déroule en deux temps : Un séminaire résidentiel de Dourdan, qui dure huit jours et auquel participent quelque cent dix personnes. “Malgré leur prix élevé, les places

disponibles furent rapidement enlevées”, note Georges Quintard qui en fait le compte rendu dans le *Bulletin de Psychologie*. Plusieurs groupes (qu’on appelle alors T.Groups, c’est-à-dire Training Groups) fonctionnent en parallèle, et Rogers fait des conférences plénières. En dépit de tensions perceptibles au sein du staff d’organisation de l’ARIP, le séminaire se passe plutôt bien. Puis se tiennent les conférences de Paris qui réunissent 412 personnes, pendant trois jours, et où se manifeste, selon les termes de Max Pagès, “un clivage total”. Le public est composé de professionnels du monde “psy” : psychologues, psychiatres, conseillers d’orientation, mais aussi de philosophes, de pédagogues, de journalistes, c’est-à-dire de ce qu’on peut nommer l’intelligentsia parisienne (J.-F. Lyotard, Gilles Deleuze, Paul Ricœur, François Roustang...). Ceux-là, selon Pagès, pour des raisons qui tenaient à leurs engagements dans le marxisme et dans la psychanalyse, ou les deux, furent totalement choqués. “C’est ça Rogers ? Mais qu’est-ce que c’est que ce type ? Il ne connaît pas les classes sociales, il ne connaît pas le transfert !” L’un des moments les plus conflictuels suivit la projection d’un film qui était l’enregistrement intégral d’un entretien de Rogers avec une patiente, Gloria. Il y eut une longue polémique sur l’intérêt et la valeur des enregistrements d’entretiens thérapeutiques qui laissa Rogers pantois. En effet, il pratiquait cela depuis 1944, et c’était un instrument de contrôle, de perfectionnement et d’évaluation des thérapies très courant aux États-Unis. Mais ce qui scandalisa le plus fut son maniement — ou plutôt son déni — du transfert. Gloria lui déclare : “Mince, j’aurais aimé vous avoir pour père, je ne sais même pas pourquoi cela m’est venu à l’esprit”, et Rogers répond tout bonnement : “Je vous trouve une bien gentille fille (daughter), mais vous regretterez vraiment de ne pas avoir eu la possibilité de causer vraiment avec votre papa”. Toute la gent psychanalytique se dressa, horrifiée. Jean Clavreul, alors secrétaire de l’École Freudienne de Paris, reprocha au psychologue américain de faire bon marché des conflits de l’inconscient, du refoulement de la libido, de l’instinct de mort, de l’histoire, du social, et de faire des pathologies mentales la pure et simple conséquence d’un milieu déviant et malsain. Rogers rétorqua qu’il connaissait bien la psychanalyse, qu’il avait même collaboré avec des psychanalystes et qu’il la considérait comme un système d’explication parmi d’autres, mais qu’aux États-Unis les tenants du freudisme étaient devenus “la secte la plus dure et la plus autoritaire”. Bref, il n’y eut pas de vrai débat, mais un dialogue de sourds, Rogers se contenta de souhaiter que tous les thérapeutes se rencontrent pour confronter leurs réussites et leurs échecs et tenter de mettre en évidence les “lois simples !” (là encore, réaction ironique des cliniciens) qui les expliquent. L’accord se révéla meilleur avec les pédagogues (Philippe Meirieu, René Haby). Un lien s’opèrera d’ailleurs rapidement entre les méthodes de l’Éducation Nouvelle et l’orientation

non-directive en pédagogie, malgré les critiques virulentes des psychopédagogues marxistes, tel Georges Snyders. Mais c'est l'échange avec les organisateurs qui fut finalement le plus violent. Guy Palmade soutenait qu'il ne pouvait y avoir de thérapie sans technique, qu'il n'y avait pas de raisons de la minimiser, que l'amour ne suffisait pas. Et Rogers, pointant son doigt sur la poitrine de Palmade s'exclama "Et moi, je veux savoir ce qu'il y a là !" Quant à Max Pagès, il était déchiré.

Il s'ensuivit une scission de l'ARIP, entre ceux qui demeuraient fidèles à l'esprit du rogerisme (Pagès lui-même mais aussi André de Péretti) et ceux (Guy Palmade, Eugène Enriquez, André Lévy...) pour qui la référence dominante était désormais la psychanalyse.

Et puis il y avait les autres, car il ne faut pas oublier qu'ils étaient plus de 400 en avril 1966, dans cette immense salle de l'avenue d'Iéna. Ceux-là, étudiants et jeunes psychologues, furent aussi choqués et bouleversés, mais dans un sens résolument opposé, et ils devinrent rogeriens, dans le secteur éducatif comme dans celui de la psychothérapie. Pour l'anecdote, j'en sais quelque chose, car j'étais alors étudiante en licence de psychologie à Bordeaux et notre professeur de psychologie sociale, Jean-Paul Abribat, était "monté" à Paris pour suivre l'enseignement de Rogers. Il en revint transformé : plus de cours magistral, tous en dynamique de groupe ! Nous, les étudiants, en fûmes délicieusement perturbés, mais ravis, et je confesse le rôle important que ce "Rogers à Paris" a pu jouer dans ma propre orientation professionnelle, pour les dix années qui suivirent. La séance finale des grandes conférences donna lieu à des déclarations passionnées : "Carl, je vous aime et je m'aime aussi", "Carl, vous êtes vrai, et je me sens enfin vrai" mettant en évidence avec éclat le pouvoir charismatique de Rogers. Ce dernier quitta la France peu satisfait. Dans une lettre adressée à Max Pagès et aux membres de l'ARIP, il s'interroge sur le choc des cultures qu'il a provoqué

Réfléchissant sur la différence "absolument incroyable" entre les Français d'une part et les Belges et les Hollandais de l'autre (ceux-ci avaient accueilli avec simplicité et chaleur les mêmes exposés qui avaient été reçus à Dourdan et à Paris de façon très froide et critique), Rogers en vient à cette observation : "Ma seule réaction est que l'idée que j'ai eue concernant le cauchemar du Français est plus profondément vraie que je ne l'ai réalisé à ce moment-là... De façon exagérément simplifiée, cela signifie que l'expression ouverte, sans inhibition, de sentiments chaleureux est quelque chose qui vous rend à tout le moins mal à l'aise, et au pire vous fait très peur."

Dès la fin des années soixante, le fossé n'allait cesser de se creuser entre ceux qui se trouvaient à leur aise dans cette approche humaniste de la relation thérapeutique et ceux qui la

récusaient comme a-théorique et a-politique. On doit d'ailleurs souligner qu'en France, en dépit de l'ostracisme dont elle fait généralement l'objet dans l'univers académique, l'œuvre théorique de Carl Rogers est demeurée très vivante (en 1966, son ouvrage *Le développement de la personne* paru chez Dunod est un véritable best seller) ; par ailleurs, comme j'ai pu le constater en travaillant sur une revue des praticiens de la psychologie, *Le Journal des Psychologues* : entre les années 1980 et 2000, Carl Rogers (mort en 1982) est le psychologue le plus cité, après Freud. Dans le même esprit, Jean Guichard et Michel Huteau expliquent que, pour le cas de l'orientation. "Dans le domaine des pratiques, Carl Rogers est certainement un des auteurs qui joua un rôle majeur, que celui-ci soit explicite, comme c'est le cas au Royaume-Uni, ou qu'il reste implicite, comme c'est le cas en France.". Et, en effet, si les références à Donald Super sont abondantes dans la littérature professionnelle des conseillers d'orientation, celles consacrées à Rogers demeurent rares. Il n'en demeure pas moins que son modèle thérapeutique est apparu, à la fin des années cinquante, comme une véritable alternative face à un expérimentalisme (nous dirions aujourd'hui un cognitivisme) envahissant et à une psychanalyse perçue comme dogmatique et arrogante.

Néanmoins, jusqu'à la fin des années 60 , un véritable compagnonnage a continué à exister entre les psychosociologues et les psychanalystes, essentiellement autour de Didier Anzieu, de René Kaes et du CEFFRAP : Bernard This, Françoise Dolto, François Gantheret et d'autres s'intéressent à ces nouvelles techniques et les pratiquent. D'ailleurs, il existe des similitudes entre ces professionnels : comme les psychanalystes, les psychosociologues n'ont pas la « mentalité de sous-prolétaires » qu'avait dénoncée Anzieu à propos des psychologues praticiens : ils n'ont de tabou ni par rapport à l'argent ni par rapport à l'entreprise, et ne veulent pas se laisser enfermer dans un statut. Ils revendiquent aussi d'exercer une « clinique du normal » au sein des groupes et des institutions. Sous cette forme, le psychologue est désormais entré « dans la Cité », ce qui va forcer ces praticiens à une réflexion déontologique demeurée jusqu'alors embryonnaire, et renforcer les résistances de bien des psychologues académiques à l'égard de ces applications.